Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 24

Artikel: On remîdo po fère retrovâ lé tsevau égara
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200204

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Je suis impatient, je l'avoue, de rentrer au poulailler. Où peut-on être mieux que chez soi, au milieu des siens? Mais, il n'est point mauvais, cependant, de rompre quelquefois avec la tranquillité de la vie de maison, pour tenter les imprévus d'un voyage. D'ailleurs, celui que je viens de faire n'était ni bien long, ni bien terrible.

De Lausanne même, je n'ai rien vu, donc, je n'en puis rien dire.

La Grenette, où nous sommes installés, est située sur la place du marché. Ses jours, m'a-t-on dit, sont comptés, car elle a le tort de se trouver droit devant le corps principal du nouveau palais universitaire, qu'elle masque presque complètement. Certes, les Lausannois devront un souvenir reconnaissant à la mémoire de leur Grenette. Il n'est aucun de leurs édifices publics qui leur ait rendu autant de services; depuis longtemps, elle est tout qu'une halle aux grains. On y fait de la gymnastique, on y tient des assemblées électorales et des meetings révolutionnaires; on y donne des conférences; elle sert de local de vote et les expositions de toutes sortes, n'ayant pas mieux, y trouvent un asile presque convenable.

Tandis que je commence cette lettre, messieurs les membres du jury sont en train de classer et de cataloguer nos mérites, dont tout le profit sera pour nos seigneurs et maîtres. Ah! ce sont des personnes bien sérieuses que ces membres des jurys; ce sont des gens qui s'y connaissent. Leur verdict, assure-t-on, devrait être parole d'évangile. Pourtant, il n'est décisions plus discutées, plus contestées que celles d'un jury et l'on voit rarement jurés et jugés marcher de concert. Il est tant de façons de considérer les choses. Jurys et exposants ne seront d'accord, je le crois, que lorsqu'il n'y aura plus que des premiers prix.

Le grand public est presque seul maintenant à croire encore aux jurys. N'ayant pas d'opinion à lui et sachant qu'il en faut avoir une pour être considéré, il est tout heureux d'en trouver de toutes faites, qu'il accepte les yeux fermés. Ce bon public! une étiquette « 1er prix », fixée à un objet exposé, le convainc pleinement de la supériorité de cet objet, quand bien même le 3me ou 4me prix d'à côté lui paraîtrait, et souvent à bon droit, préférable. Ignorant l'a, b, c des soi-disant mérites et des particularités qui déterminent les décisions des jurys et le choix des connaisseurs, il s'en rapporte en toute confiance, et si, brusquement, il plaît à quelques spécialistes de bouleverser toutes les conditions de supériorité admises jusqu'alors, le bon public dit « amen » et demain brûlera ce qu'il adore aujourd'hui.

Mais, voilà bien du philosophisme! vas-tu t'écrier, chère amie.

Hélas, le moyen de ne pas philosopher lorsqu'on est cloîtré dans une cage d'un mètre carré et que l'on voit, la journée durant, défiler devant soi l'humanité, que l'on se sent dévisagé sans aucun scrupule par nombre de ces curieux, qui, sous prétexte que nous sommes des bêtes, se permettent toutes sortes de remarques plus ou moins bienveillantes et, je dois le dire, plus ou moins convenables. Si, au moins, l'esprit assaisonnait leurs propos, — l'esprit fait passer bien des choses; — mais, non, on vous lance certains propos en plein bec, sans aucune réserve, croyant sans doute que cette effronterie tient lieu d'esprit. Et comme l'humanité n'est plus gâtée, en pareilles choses, la galerie rit quand même; rit pour rire; rit parce que ça fait toujours du bien de rire; mais, au fond, la conviction manque.

Maintenant, ma chère, j'ai pu me persuader que dans les expositions, en général, la moitié des visiteurs n'est venue là que pour regarder l'autre moitié. Combien de personnes, de dames surtout, ont défilé devant nos cages et nous ont regardés, sans nous voir, absorbées qu'elles étaient dans des conversations bien étrangères au milieu qui semblait les avoir provoquées.

— Eh bien, moi, madame, je me suis acheté une robe beige, l'autre jour, une excellente occasion.

— Moi, j'ai dû me faire aussi une toilette nouvelle à l'occasion du *festival*.

— Oh! ma chère, regardez donc le beau coq!

— Oui, il est bien beau. Mais, dites-moi, avez-vous déjà pris vos billets pour le festival?

— Mon mari les a arrêtés hier. Vous savez, c'est une vraie bousculade; on ne peut approcher des guichets.

Et patati, et patata.

Ce festival, dont parlaient ces dames, est une grande fête, qui aura lieu dans un mois, et pour laquelle, déjà, tous les Lausannois sont en fièvre. Mais ce ne sera pas pour nous autres; les chiens même n'y pourront assister. Pauvres chiens! les meilleurs d'entre les amis de l'homme, ils sont maintenant accueillis partout comme dans un jeu de quilles et, pour un rien, sont condamnés à la muselière. Pourvu que nos maîtres, dans leur ardeur à courir à leurs fêtes, n'oublient point de nous laisser de quoi vivre durant leur absence. Ah! c'est qu'ils ne pensent plus à rien, ces hommes, quand les tient le démon du plaisir.

Maintenant, ma bien aimée, le jour baisse et la Grenette n'est pas éclairée; je n'y vois plus. Il faut nous quitter. Un seul mot encore pour te rassurer sur mon sort. Visiteurs, exposants et exposés n'ont, je crois, qu'à se féliciter du comité de l'exposition, qui a fait de son mieux pour contenter tout le monde. Il ne me manque rien qu'un peu d'espace, un peu de soleil et puis toi, ma bien aimée. Mais la séparation ne sera pas longue, mardi ou mercredi, au plus tard, je serai rentré au logis.

En attendant, je reste ton

(Signature.) ...

Pour copie conforme :

J. M.

C'est du nouveau!

VIEILLE CHANSON

De l'heureux pays des chimères
Je débarque tout éveillé:
Le beau pays, mes chers confrères!
J'en suis encore émerveillé!
L'on n'y peut, je le certifie,
Faire un pas sur terre ou sur l'eau,
Qu'à chaque instant l'on ne s'écrie:
C'est du nouveau! c'est du nouveau.

J'ai vu de gentilles fillettes,
Encor novices à seize ans,
Des amoureux fuir les sornettes,
Pour courir après leurs mamans.
J'ai vu beaucoup, beaucoup de belles,
Dans la cité, dans le hameau,
A leurs maris toujours fidèles...
C'est du nouveau! c'est du nouveau.

Sur son incorruptible siège,
Thémis, l'appui des malheureux,
Quand un solliciteur l'assiège,
Ferme la main, ferme les yeux.
L'or, la grandeur et la puissance
Sont sans influence au barreau:
L'on n'y vend point sa conscience,
C'est du nouveau! c'est du nouveau.

Là, toujours on veut que Thalie*
De sel assaisonnant son vers,
Avec l'arme de la saillie,
Frappe le vis et les travers.
Malheur à la muse écolière
Qui prête au drame son pinceau,
L'on n'aime à voir que du Molière,
C'est du nouveau! c'est du nouveau.

Quand un grand pour vous sollicite,
Coureurs d'emplois, mauvais moyens,
Là, sans talent et sans mérite
Quoique l'on fasse on n'obtient rien.
En vain la ruse, en vain la brigue,
Pour vous servir fondent en eau,
L'on arrive à tout sans intrigue,
C'est du nouveau! c'est du nouveau.

J'ai vu là de grands politiques,
Qui ne déraisonnent jamais.
J'ai vu des pamphlets monarchiques,
Toujours prêchant l'ordre et la paix.
Des parvenus sans insolence,
Des commis polis au bureau,
Des prêtres sans intolérance,
C'est du nouveau! c'est du nouveau.

LÉGER.

* Muse de la Comédie.

Médecins et malades en Chine.

Les médecins de la Suisse romande sont réunis depuis hier à Lausanne pour leur congrès annuel. En attendant que l'un d'eux envoie ses mémoires au *Conteur*, voici, d'après un journal italien, l'*Italia termale*, la journée d'un médecin chinois.

La journée d'un médecin chinois commence à l'aurore, moment auquel il reçoit ceux qui viennent le consulter. Vers dix heures du matin, il va en litière visiter les malades dont les noms sont inscrits sur ses tablettes.

Le malade suspend à sa porte une grande feuille de papier où se trouve inscrit son propre nom. Cet usage est motivé par ce fait que toutes les habitations sont semblables et ne portent pas de numéros. Le médecin est reçu avec force révérences. On lui offre du thé, une pipe, et on l'invite à tâter le pouls du patient. Si c'est un homme, il s'asseoit à côté du malade. Si c'est une femme, on interpose entre le médecin et la malade un paravent que l'on enlève seulement quand il faut examiner la langue.

La main gauche étendue sur un livre, le médecin applique les trois premiers doigts de la main droite sur le pouls, le palpe avec chaque doigt, les réunit tous les trois, appuie fortement pour compter, sans montre, le nombre des pulsations. Cela fait, le patient étend l'autre main, et l'opération recommence. Le médecin pose des questions au malade, puis demande une plume et du papier pour écrire l'ordonnance dans laquelle figurent des ingrédients tirés pour la plupart du règne végétal. La prescription est ensuite envoyée au pharmacien. Si le malade est un mandarin ou une personne de haut rang, le médecin met par écrit la nature de la maladie, le pronostic et le traitement, et reçoit pour son traitement deux taëls (10 francs environ). Mais le plus souvent la famille se contente d'une communication verbale.

L'honoraire des visites, qu'on appelle « remerciements dorés », varie de fr. 0,50 à fr. 2,50, suivant la position pécuniaire du malade et est remis au médecin enveloppé dans une feuille de papier rouge.

Le médecin ne visite pas le malade une seconde fois, sauf dans les cas les plus graves et s'il en est prié. Si la guérison ne se manifeste pas rapidement, on appelle un second médecin, puis un troisième, un quatrième, un cinquième, jusqu'à ce que les parents, las de voir les médecins et ne sachant plus à quel saint se vouer, se tournent vers quelque divinité douée de vertus curatives. Mais c'est bien inutile: généralement la visite du premier médecin suffit (n'oublions pas que nous sommes en Chine. — *Réd.*) pour envoyer le patient dans le royaume de Confucius.

On remido po fère retrovâ lé tsevau égara.

L'in a quoque dzo qu'ire pé Losena on diérisseu que fasâi quasu din meracllio. L'étâi,

que parait. rido fin : aprî sé consurtachons lé soriô oyivant, lé clliotson martsivant sein senaillì, clliau qu'allavant à noviyon veyant bin adrâi, lé mouet débllioiavant de clliau z'affère, ma dein onn'autra lègue que cllia que l'avant comprâ d'à premi, lé z'étiquo pouâvant gonfllia din pétubllie de caïon sein toussi, lé boun'ami brouillì sé rapitoquâvant.... et que sé-io tant ; l'in manquâve rè que de cougnâitre onna pommarde po fère recrâitre lé pâi ai sa de militairo.

L'é cein que desé l'autrî à Metsi de la Pousta, et sède-vo cein que m'a repondu :

« Mon Dieu, a-te possibllio, que m'a fé, eh bin vâ. L'i ancora ion de clliau mourdzet que voudrâi mé fère accrère que lé mèdzo * dau dzo de vouâ san asse suti que clliau din z'autro iâdzo. Jamé de ta via ; l'è din crince, té dio, din z'écovire. On gaillâ on bocon flliappi è binstout fotu se s'amuse avoué leu. Na pas de mon teimps... Afiuta-vâi : On coup, mon égâ s'ire sauvaïe ; pas moyan de la rattrapa, fasâi de clliau lévaïe dau train de derrai ! falliâi vère. Lé truffie volâvant din lé tsamps quemet din gotte d'idie quand l'è qu'on accouille on gros melion au fin mintet d'on got. M'einléva se ne l'in è pas traci aprì tota la né sein la revère. Et lo leindeman matin mé su de dinse : Ton tsevau l'è fotu, te n'a pe rè mé qu'onna tschance, l'è d'allâ vè Reblliet, lo mèdzo. Mé lai vaitsé et l'in espliquo mon affère. — Vouah ! que mé fa, quinna tsaravoûta que clli tsevau ; attè pi, te l'ari tot tsau. — Adan, ie va prèdre dein onna petita boîte din gran gros et nâ quasu quemet dau café de tchivra et que Reblliet appelâve din pilule. — Du quand è-te via ? que mé fâ. — Du hier à né. — T'ein faut trâi, que so repond, avale mé cein et dein onn'haòretta ta bîte è retrovaïe.

« Cein n'a pas manquâ, ie parto et onn'haòra aprì m'a prâi din vètraïe que mé su tiutsi on momè derrâi on bosson et lè... qu'è-io trovâ ? Mon égâ que medzive tranquillamet dau trèfllio et qu'è vegnia vers mé quand m'a zu apeçu. — Ora, dis mé vâi se on mèdzo de sti teimps porrâi fère retrova lé tsevau égara.

MARC A LOUIS.

* Mèdzo, rebouteur, par opposition à mâdzo, médecin.

Bouclons nos valises.

Cette fois-ci, l'été semble vouloir tenir. Que de regards sont déjà tournés vers la montagne ; combien de pauvres sédentaires, soudés à leur tabouret, soupirent après les vacances et rêvent d'escampettes, que de sages économies, faites durant l'hiver, vont leur permettre de mettre à exécution.

Mais ce n'est pas tout que de vouloir partir ; encore faut-il bien savoir où l'on veut aller, pour tirer le plus de profit du temps et des ressources, limités souvent, dont on dispose.

— Allez donc ici, nous disent les uns

— Mais non, allez plutôt là, répliquent les autres.

Et chacun de vous donner force détails plus ou moins précis. On ne sait plus, à la fin, à qui se vouer.

Le mieux est encore de faire soi-même son plan. La chose n'est pas toujours facile ; quelque pratique ou, à ce défaut, un guide clair et précis est nécessaire.

Notre pays si intéressant et que nous connaissons encore si peu, en dépit des facilités de communication que nous possédons aujourd'hui, n'est pas bien grand : quinze jours suffisent pour en visiter les principales curiosités, sans trop de fatigue ni de dépense. Le tout est de bien établir son itinéraire.

Nous partons de Lausanne, par exemple ; où irons-nous ? Voyons un peu :

1re journée : Lausanne-Berne-Interlaken. — 2me journée : Interlaken-Brienz-Meiringen-Brunig, descendre à Alpnach-Stad pour s'embarquer sur le bateau pour Lucerne. Cette course est des plus intéressantes. On peut aussi continuer avec le train jusqu'à Lucerne. — 3me journée : Lucerne (par bateau) Fluelen. — 4me journée : Fluelen-Bellinzone-Locarno-Lugano ou Chiasso. — 5me journée : Chiasso ou Lugano-Bellinzone-Arth-Goldau-Zoug. — 6me journée : Zoug-Zurich. — 7me journée : Zurich-Wædensweil-Glaris-Wesen-Sargans-Ragaz ou Coire. — 8me journée : Coire ou Ragaz-Sargans-Rorschach-St-Gall-Rorschach. — 9me journée : Rorschach-Romanshorn-Constance. De Constance on peut se rendre à Schaffhouse par bateau ou par chemin de fer. Consulter les horaires. La course en bateau sur le Rhin est des plus intéressantes. Schaffhouse-Neuhausen où se trouve la chute du Rhin (un service de tramway dessert Schaffhouse et Neuhausen, 20 cent. la course). — 10me journée : Schaffhouse ou Neuhausen-Koblenz-Stein-Rheinfelden-Bâle. — 11me journée : Bâle-Delémont-Bienne-Soleure. — 12me journée : Soleure-Bienne Neuchâtel (course au Val-de-Travers ou à la Chaux-de-Fonds), Lausanne. 13me journée : Lausanne-Vevey-Montreux-Sion-Brigue. — 14me journée : Brigue (arrivée à Villeneuve ou au Bouveret vers midi), prendre le bateau pour Genève. — 15me journée : Genève-Lausanne.

Le tour est complet en quinze jours. Eh bien, cet itinéraire, si bien compris, est extrait du **Guide Henchoz,** ou *la Suisse en 15 ou 30 jours* (60 centimes), une publication nouvelle, d'entre les meilleures, assurément. Non seulement elle contient *tous* les renseignements utiles ou agréables au voyageur, mais la recherche de ces renseignements, disposés dans l'ordre alphabétique, est des plus faciles. Le guide Henchoz se consulte absolument comme un dictionnaire. En quelque endroit de la Suisse qu'on se trouve ou qu'on désire aller, on ouvre à la lettre voulue et aussitôt l'on a *toutes* les indications désirables. Ce guide contient quinze itinéraires, établis conformément à celui que nous donnons ci-dessus, dont trois partant de Bâle, trois de Berne, trois de Rorschach et trois de Zurich. Si l'on part d'une localité intermédiaire, il n'y a qu'à greffer son itinéraire sur l'un des quinze indiqués. Le guide Henchoz contient en outre deux cartes et des vues phototypiques des principales capitales suisses. On ne saurait vraiment trouver mieux.

Le rebouteur et le médecin.

Le passage récent, à Lausanne, d'un guérisseur qui a disparu aussi soudainement qu'il était venu, nous remet en mémoire la page suivante du docteur Georges Petit :

Ceci se passait il y a plus de cinquante ans. Dans une petite ville proche d'Orléans, il y avait un rebouteur célèbre, guérissant tous les maux, et qui jouissait d'une grande réputation dans toute la contrée : aucun médecin n'avait tenté de le suppléer.

Un beau jour — c'était peut-être un vilain jour, ou un vendredi 13 — un jeune docteur, bel et bien diplômé, tout frais émoulu de la docte Faculté, vint installer ses pénates auprès du guérisseur. Mal lui en prit, car la lutte devint tellement inégale, que le médecin — le vrai — fut obligé d'abandonner la partie. Hélas ! il a raconté lui-même, dans ses souvenirs, qu'à cette époque, sa pauvreté était extrême et qu'ayant payé ses premiers frais d'installation, il lui restait pour tout avoir... un écu.

A son sujet, on m'a raconté l'anecdote suivante :

Il fut appelé, un jour, auprès du maréchal-ferrant qui, gravement malade, avait besoin de soins immédiats. Après avoir examiné son homme, il lui fit une prescription aussi conforme que possible aux règles de l'art et aux lois de la science, puis il annonça qu'il reviendrait le lendemain. Mais, dans la soirée, le rebouteur était venu et avait prévenu le maréchal que s'il s'obstinait à faire ce que *l'autre* avait dit, il serait mort avant que la lune se soit couchée pour la seconde fois. Aussitôt, les fioles sont envoyées *ad patres*, et le malade soumis en conscience aux passes mystérieuses du guérisseur, et le maréchal guérit.

Habitué à ces mille et une tracasseries, à ces affronts constants, notre pauvre médecin, qui ne gagnait pas de quoi nourrir un pauvre cheval étique, qui rongeait ses pattes sur la litière, quand il en avait (O Molière, es-tu vengé ?) se décidait à quitter le pays, et déjà ses paquets étaient faits, quand il fut mandé auprès du charron, malade comme l'avait été le maréchal. Il se rendit chez le patient et refit sa prescription aussi honnêtement qu'il le devait ; puis rentra chez lui, bien convaincu que le rebouteur allait passer par là. Sa prévision devait fatalement se réaliser, la femme du charron était cousine de celle du maréchal ; le guérisseur passa, soigna le charron comme le maréchal, et partit laissant un paquet d'injures contre *l'autre* ignorant... mais, hélas ! le charron mourut.

Cette fois, le médecin dut revenir pour constater le décès ; on ne lui avoua pas la visite du *marcou* *, et comme la femme du charron disait :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comment expliquer cela ?

— C'est bien simple, répondit-il, le remède du maréchal ne vaut rien pour le charron.

Quelque temps après, notre malheureux docteur à bout de ressources, brisé par la lutte et le découragement, partait pour Paris, le refuge des désespérés, l'épave des naufragés.

Il y mourut il y a quelques années, laissant une grosse fortune, une brillante renommée et un nom célèbre, que rappelle sa statue élevée en face de l'hôpital où il passa sa vie pour l'humanité et pour la science.

Et il s'appelait ? — Ricord.

Dr GEORGES PETIT.

* Le *meige*, dirions-nous chez nous.

Boutades.

LES ENFANTS TERRIBLES. — Maman accourant : « Hélène, quel tintamarre !... Comment, tu cries et tu griffes ton frère !... Vois comme lui reste gentil et tranquille... »

— C'est le jeu, maman : nous jouons au ménage, Albert est le papa et moi je suis toi.

APPARTEMENT A LOUER. — « Vous désirez louer un de mes appartements ?... Avez-vous des enfants ? »

— Non, monsieur.

— Un piano ?

— Non plus.

— Une machine à coudre ?

— Non, mais un vieux samovar qui parfois chante doucement quand l'eau bout ; j'espère qu'il ne vous incommodera pas trop.

LA MACHINE A ÉCRIRE. — « J'ai empletté une machine à écrire, mais je la renverrai demain », dit le jeune Banban à un de ses amis.

— Pourquoi la renvoyer ?

— Parce qu'elle n'écrit pas orthographiquement.

LES NOMADES. — Une régente parle des peuples nomades : « Marthe, peux-tu m'en citer aussi qui ne se fixent nulle part ? »

— Oui, mademoiselle, les cuisinières, les bonnes, les femmes de chambre.

Eclaircie. — Ce fut, en effet, comme une éclaircie dans les brumes ibséniennes où nous naviguions depuis quelque temps, que l'exquise et spirituelle comédie de Pierre Wolff, *Le secret de Polichinelle*, que nous a donnée, jeudi soir, *Félix Huguenet* et sa troupe. Après ces excursions en pays lointains et inaccoutumés, il fait bon revenir au pays du soleil et de la clarté, où un chat est un chat et où, décochés d'une main légère, les traits de l'esprit s'en vont tout droit au but, faisant éclater le rire et partir les bravos. Mais aussi, quel incomparable comédien que Félix Huguenet, fort bien secondé, d'ailleurs, par les artistes qui l'accompagnaient.

KURSAAL. — Non content des succès constants qu'il remporte à Lausanne, grâce à ses programmes toujours nouveaux et fort bien composés, notre directeur de Bel-Air s'en va tenter la fortune à Vevey, où, chaque semaine, c'est certain, elle lui sourira, comme elle lui sourit ici.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.